

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNÉ DE LA CROIX

TROISIÈME PARTIE — LE BARON DE GRANDAIR

V — LA CLEF DU CABINET D'ARMES

Les spectateurs, dont la curiosité se trouvait de plus en plus excitée, se pressèrent plus serrés autour des deux couples.

A cet instant, un personnage portant le costume mythologique du fils de Jupiter et de Maia entra en gambadant dans la salle de danse, agitant son caducée, faisant mouvoir, par un habile ressort, les ailes factices qui garnissaient les deux côtés de sa tête, et provoquant partout sur son passage les rires et les applaudissements.

—Mercurius ! fit Catherine en serrant la main de Reynold.

Celui-ci tressaillit de plaisir.

—Tout va bien ! dit-il à voix basse ; mes ordres ont été exécutés, et dans une heure vous serez en route.

Puis, lançant un regard étincelant dans la direction de l'Égyptien, et pressant dans sa main gauche la petite clef que lui avait remise la baronne, il offrit l'autre main à Catherine.

Les musiciens venaient de faire entendre les premières mesures de la pavane. Derrière M. de Bernac et sa compagne s'était placé un homme de haute taille, costumé en truand du moyen âge.

Cet homme, qui était entré dans le salon presque en même temps que celui dont nous avons parlé plus haut, et qui avait adopté pour déguisement les attributs du dieu des voleurs, pa-

raissait absorbé dans la contemplation de la jolie bohémienne. Ni Catherine, ni Reynold n'avaient encore remarqué sa présence.

VI — LE PETIT SALON BLEU

Tandis que dans les salons de danse la foule compacte et

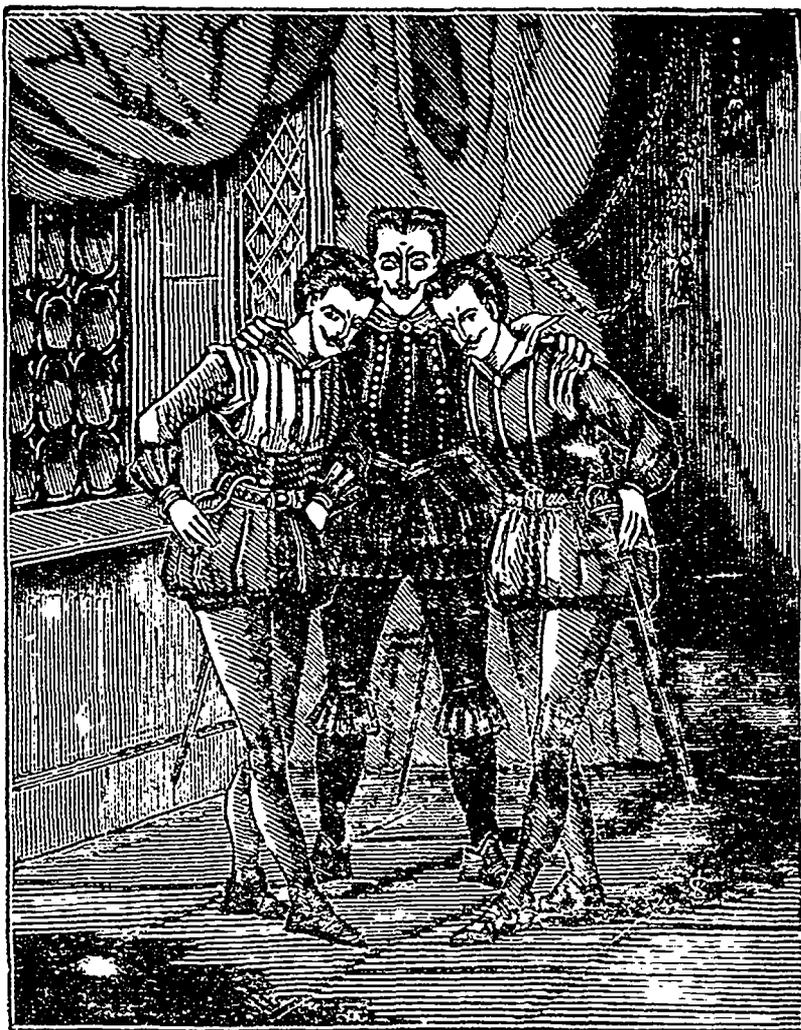
serrée se pressait autour des deux couples ; tandis que M. de Bernac, plein d'assurance et de confiance en lui-même, en dépit du trouble qu'avaient fait naître en lui les paroles de l'Égyptien, se préparait à soutenir une nouvelle lutte chorégraphique, et que Catherine, plus pimpante et plus coquette que jamais, apprêtait ses séductions les plus vives et ses poses les plus enivrantes ; tandis qu'en face d'eux Diane et son cavalier demeurait, l'une émue et presque tremblante, l'autre calme et imposant, un dialogue rapide était échangé dans le petit salon bleu, voisin du salon où s'exécutait la pavane, entre deux personnages destinés à jouer d'importants rôles dans l'histoire que nous racontons.

L'un était celui là même qui venait de pénétrer dans le bal, vêtu en dieu Mercure ; l'autre, tout aussi discrètement masqué que son interlocuteur, portait une sorte de robe ample, ornée aux

épaules d'un vaste capuchon et dont les plis de la jupe retombaient jusque sur le parquet.

Cette robe, dont la forme et la coupe se rapprochaient de celles des dominoes adoptés de nos jours, composait alors ce que l'on nommait en style de mascarade une « chauve-souris ».

De même que le domino, elle permettait de porter en



Et Reynold, entourant de chaque bras le cou de chacun de ses frères, ramena brusquement leurs deux tête à la hauteur de sa bouche.

dessous un costume que l'on voulait momentanément dérober aux yeux.

Le petit salon bleu, déserté par la foule, n'était absolument occupé que par les deux causeurs.

L'homme en « chauve-souris » était celui qui avait si rudement coudoyé le comte de Bernac, alors que le jeune seigneur s'efforçait de rejoindre la baronne : il avait précédé de quelques instants dans le petit salon l'arrivée du personnage mythologique.

Puis une fois en présence, la conversation avait commencé vive et pressée, sans exorde aucun.

— Donc, disait le dieu Mercure au moment où retentissaient les premiers accords de la pavan, donc, notre père et la femme que Reynold t'avait confiée sont en sûreté à cette heure ?

— Oui.

— Et nos hommes, Humbert, les as-tu vus ?

— Tous sont prêts ! Ils nous attendent.

— Corbleu ! je voudrais être en route, Humbert !

— Et moi, je voudrais être arrivé, Mercurius !

— Oui ! Le séjour de Paris devient mauvais.

— A propos, et la maison de la rue des Vieilles-Etuves ?...

— Elle se réduit en cendre à l'heure qu'il est.

— Mais le guet va accourir, il éteindra l'incendie.

— Je l'en défie ! mes précautions ont été prises, et les produits chimiques répandus à flots par mes mains conduiront sûrement la flamme de la maison aux ruines du couvent des Augustins.

— Que Van Helmont n'est-il dans ce brasier !

— Reynold a dû lancer Bernard sur ses traces, et tu sais que, quand il s'agit de jouer du poignard, Bernard manque rarement le but qu'il se propose.

— Donc, il ne reste plus que Giraud.

— Richard le tient au bout de son épée, et Caméleon nous en répond corps pour corps.

— Où est-il ce Giraud maudit ?

— A deux pas de nous, dans le salon voisin.

— Ici ?

— Derrière Reynold et Catherine. En venant sur le seuil de cette porte, tu pourras le voir.

Humbert s'avança vivement.

— Cet homme vêtu en truand ?

— Précisément.

— Corbleu ! l'ennemi est bien proche.

— Oui, mais la mort est plus près de lui encore. Au moindre geste qu'il tenterait pour nous nuire, il tomberait pour ne pas se relever.

— Richard est donc là ?

— A ses côtés mêmes.

— Cet homme en habit espagnol ?

— Oui. Le prévôt avait fait préparer le déguisement de Giraud, et Catherine celui de Richard. L'ambassadeur nous sert à merveille. Il est notre complice sans se douter du rôle qu'il joue. D'une part, il est amoureux de la baronne, et de l'autre il croit à une intrigue dirigée contre le roi. Donc il est doublement à nous.

— Bravo ! et Caméleon, où est-il ?

— Dans le bal, près de l'homme vêtu en Egyptien.

— Bon ! je le vois : il est en « chauve-souris » ?

— Précisément.

— Reynold est bien gardé !

— Avant la fin de la nuit, Giraud ne sera plus à craindre, et

la Seine lui servira de tombe. Tout est préparé, et je le défie d'échapper au sort qui l'attend. Quant à Van Helmont...

— Oh ! interrompit Humbert, celui-là est puissant, mais il n'est plus à redouter. Lors même que Bernard ne nous en débarrasserait pas, que peut-il ? Il est désormais privé de sa force, puisque Aldah est entre nos mains, et il n'a aucune preuve pour nous accuser. D'ailleurs, avant le jour, nous serons hors de Paris.

— Cela est vrai.

— Donc, le nom des Bernac est toujours à nous !

— Comme celui de La Chesnaye !

— Et les trésors de l'ambassadeur ?

— A notre merci !

— Catherine a donc réussi ?

— A merveille. Elle a la clef du cabinet d'armes de don Pedro, cabinet dont voici la porte...

Mercurius désigna du geste une petite porte située au fond du salon et adroitement dissimulée dans les plis de la tenture....

— Or, continua le fils de La Chesnaye, ce cabinet d'armes communique d'une part avec les appartements intérieurs, et de l'autre avec les jardins. Appartements et jardins sont déserts à cette heure. Le plan que j'ai dressé d'après les indications de Catherine est parfaitement exact. Nous ne pouvons faire fausse route et le moment est venu... nous agissons !

Humbert examina avec soin les portes massives qui, ouvertes alors, faisaient communiquer le salon bleu avec le salon de dans.

— Ces bois sont bons, dit-il, ces ferrures excellentes. Au besoin, on pourrait ici soutenir un siège. Donc, récapitulons, pour ne pas nous tromper et suivre de point en point les instructions tracées par Reynold.

— Récapitulons ! fit Mercurius.

— Le moment venu, commençâ Humbert, tu pénètres sans qu'on te voie dans le cabinet d'armes, tu sais où est le trésor de l'ambassadeur..... Cela est ton affaire...

Moi, j'attire Diane dans ce salon... cela sera facile, Reynold l'a préparée... Catherine nous rejoint...

Puis, au signal donné, Giraud sauta frappé par Richard... Reynold bondit jusqu'ici, les portes sont fermées. Diane nous suit de gré ou de force, et alors nos gens nous attendent près des Bernardins...

— Très bien ! Le comte de Bernac que l'on a vu entrer ici est sensé la victime de La Chesnaye ! il aura été enlevé par les brigands, et à son retour à la cour il racontera une touchante et chevaleresque histoire, ce qui ne le mettra que plus en crédit, et son absence ainsi forcée aux yeux de tous nous donnera le temps de suivre et de déjouer l'intrigue que tenterait de former Van Helmont ! si Bernard le manque !

— Bravo ! tout est calculé !

— Mais... fit observer Mercurius, si durant le tumulte il s'est glissé ici quelques invités qui nous gênent ?

— Tant pis pour eux ! dit Humbert avec un geste significatif.

— Tant mieux pour nous ! reprit vivement Mercurius. Regarde donc ces riches costumes, ces bijoux, ces diamants, cet or, ces pierreries ! Le moindre déguisement vaut deux mille sous d'or !

— Tu as raison ! Décidément Reynold est un grand homme

— C'est un génie !

— Il ne s'agit plus que d'attendre.

— Oh ! voici bientôt l'heure.

Humbert se leva et fit quelques pas dans le petit salon bleu avec un double sentiment d'orgueil et d'espérance.

Il s'arrêta sur le seuil de la pièce et ses regards se fixèrent sur les groupes de danseurs placés en face de lui.

Les différentes phases de la pavane excitaient alors l'admiration des spectateurs.

Le comte de Bernac et la baronne se surpassaient mutuellement de grâce, de légèreté, et leurs attitudes, leurs pas, les passes qu'ils accomplissaient étaient empreints d'un charme et d'une élégance réellement indéfinissables.

Diane et l'Égyptien cependant leur disputaient énergiquement la palme de la danse.

En dépit de l'émotion qu'elle ressentait, en dépit de la crainte qui l'agitait et des sentiments tumultueux qui soulevaient sa poitrine et se heurtaient dans son cerveau, la jeune fille s'était peu à peu laissée aller aux entraînements de la pavane.

Tous ces regards fixés sur elle, la conscience de la lutte qu'elle soutenait, les murmures élogieux des spectateurs avaient puissamment agi sur la pauvre enfant, qui, le front empoigné, le sein palpitant, la main fiévreuse, subissait les diverses péripéties de la danse avec une force factice tenant du désespoir.

Jamais peut-être Diane n'avait été si belle et si charmante et l'on eût dit que son danseur se plaisait à faire ressortir encore tout l'éclat de cette beauté et de ce charme.

La fille du prévôt comprit sans doute cette attention galante de la part de l'Égyptien, car au moment où la pavane se terminait et où les braves éclataient alors furieux et bruyants de tous les coins du salon, elle releva ses yeux sur son myastérieux cavalier et le romeroisa par un regard souriant.

L'Égyptien se pencha vivement vers elle :

—Prenex garde ! dit-il rapidement.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis l'instant où il avait invité la jeune fille.

Celle-ci fit un geste de surprise en entendant cette recommandation singulière venant d'un homme qu'elle croyait ne pas connaître.

—Un grand danger vous menace ! continua l'inconnu. Au nom du ciel, prenez garde !

Diane leva son regard étonné sur son interlocuteur, et sa bouche, s'entr'ouvrant, allait peut-être formuler une interrogation directe ; mais elle était en ce moment près de sa mère, et l'Égyptien, s'inclinant en silence, s'éloigna aussitôt.

Tandis que l'Égyptien reconduisait Diane près de madame d'Aumont, Reynold, laissant Catherine près de La Guiche sur le seuil du salon bleu, dans lequel il se précipita, repoussant derrière lui les battants de la porte.

Durant la pavane, Reynold était parvenu à comprimer l'agitation terrible qu'avaient fait naître dans son cœur les paroles significativement menaçantes de l'Égyptien. Sa froideur, son aisance apparentes cachaient le trouble de son âme, et tel était puissant l'empire qu'il avait sur-même, que rien dans son attitude, dans ses regards, dans sa conversation même avec Catherine n'avait pu faire deviner ses anxiétés.

Mais une fois en présence de ses frères, seul avec eux dans le salon dont il venait de fermer la porte, il laissa échapper de sa gorge sèche une exclamation de fureur.

—A l'œuvre ! dit-il vivement, le danger est sur nos têtes !

—Quoi donc ? s'écria Humbert : le péril est-il si grand ?

—Oui...

—Nos plans son changés ? demanda Mercurius.

—Oui, répondit encore Reynold.

—Comment ? explique-nous... dirent à la fois les deux frères.

—Silence ! les minutes sont précieuses ! Écoutez-moi sans m'interrompre ! Oh ! si le danger est près ! tout n'est pas perdu cependant, rassurez-vous ! Mais, par tous les diables de l'enfer ! écoutez-moi attentivement et tenez-vous prêts à m'obéir sans réserve ! Vous avez vu tout à l'heure cet Égyptien qui a dansé d'abord avec Catherine et ensuite avec la fille du prévôt ?

—Oui, dirent Humbert et Mercurius.

—Eh bien ! celui-là possède une partie de nos secrets tout autant que Van Helmond.

—Une partie de nos secrets ! s'écrièrent les deux hommes avec une même exclamation d'étonnement et d'épouvante.

—Oui, une partie de nos secrets ! Les paroles qu'il a prononcées à mon oreille ne permettent pas le doute.

Et Reynold répéta, mot pour mot, la phrase menaçante dite quelques instants auparavant par le masque.

Humbert et Mercurius s'interrogèrent du regard.

—Quel peut être cet homme ? demanda le premier.

—Catherine nous le dira tout à l'heure, répondit Reynold. Mais qui est-il ou qui n'est-il pas ? là n'est pas la question. C'est un ennemi, nous le savons. Que nous importe le reste ! Quitter Paris en laissant derrière nous cet ennemi serait une faute que nous ne saurions commettre. A l'œuvre donc ! je vous le répète !

—Ne partons-nous donc plus ? dit Mercurius.

—Si ; mais nous partirons après avoir anéanti notre secret dans le cœur de celui qui nous menace.

—Que devons-nous faire ?

—Je vais vous l'apprendre.

Et Reynold, entourant de chaque bras le cou de chacun de ses frères, ramena brusquement leurs deux têtes à la hauteur de sa bouche.

Puis il murmura rapidement quelques paroles à voix tellement basse que le plus profond silence parut régner dans le petit salon bleu.

Humbert et Mercurius se redressèrent.

—Vous m'avez compris ? dit Reynold.

—Oui, répondirent les deux hommes.

—Transmettez mes ordres à Richard et à Caméleon, et, dans deux heures, tenez-vous prêts, toi, Humbert, à enlever Diane ; toi, Mercurius, à exécuter le plan convenu ce matin. Il est minuit, maintenant ; à deux heures je serai de retour.

Et, saisissant le clef que lui avait remise Catherine, Reynold ouvrit vivement la petite porte cachée sous la draperie et s'élança au dehors.

Aussitôt, avec un geste rapide, Humbert se dépouilla du costume de chauve-souris qui le recouvrait en entier.

Sous ce costume, apparut un déguisement complet, exactement semblable à celui que portait Reynold, mais d'une similitude telle qu'il était matériellement impossible de ne pas les prendre l'un pour l'autre, d'autant plus que, ainsi que nous l'avons dit, Humbert, Reynold et Mercurius étaient tous trois de la même taille et de la même corpulence.

Humbert roula la chauve-souris et la jeta sous un siège, puis il raffermi son masque sur son visage, traversa le salon bleu et alla ouvrir la porte donnant sur la salle de danse.

D'Herbain était sur le seuil.

—Tiens, Bernac ! dit-il en riant. Je te croyais en bonne fortune, et je ne me trompais pas, puisque tu étais en tête-à-tête avec le dieu Mercure.

Mercurius, on se le rappelle, portait le costume attribué au fils de Jupiter et de Méta.

Humbert échangea quelques paroles avec le marquis, puis il se dirigea vers l'endroit de la salle où se tenait la charmante fille du prévôt de Paris.

Diano, en voyant venir vers elle celui qu'elle aimait, tréssaillit brusquement, et sa tête gracieuse se pencha sur son épaule.

Elle sentait approcher le moment fatal, l'instant décisif où il faudrait faire un choix entre une fuite déshonorante et la mort de l'homme qu'elle croyait menacé comme un complice du comte d'Auvergne.

Pendant ce temps, Mercurius, reprenant à travers la foule les gambades et les lezzis par lesquels il avait signalé son entrée, attirait sur lui, à dessin sans doute, l'attention de tous les invités de don Pedro.

VII

LES RUINES DES AUGUSTINS

Pendant que les trois fils de La Chesnaye, en conférence dans le petit salon bleu de l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, combinaient rapidement les moyens de mener à bonne réussite leurs plans infâmes de rapt, de vol et de meurtre, et songeaient à ne pas laisser derrière eux, à Paris, l'ennemi redoutable que Reynold avait deviné dans la personne de l'Égyptien ; pendant que Giraud, surveillant avec une attention profonde les démarches de celui qu'il soupçonnait, était lui-même surveillé par Richard, le vieux sergent de la prévôté et l'un des plus dévoués compagnons cependant de la bande qui désolait Paris ; pendant que Richard, d'accord avec Caméleon, s'opposait adroitement à ce que l'archer rouennais suivit le faux comte de Bernac dans le petit salon, en s'emparant de sa personne avec audace et le sang-eue autorisé par les libertés d'un bal masqué, une lueur rouge, embrasant le ciel dans la direction des halles, indiquait que quelque violent incendie venait d'éclater au centre de la capitale, sur la rive droite de la Seine.

Personne parmi les invités de don Pedro ne soupçonnait le désastre, et cependant les flammes s'élevaient dévorantes et furieuses et le tocsin sonnait à Saint-Eustache, appelant au secours les habitants du quartier.

C'était la maison de la rue des Vieilles-Etuves qui, embrasée subitement de ses fondations à son faite, menaçait les constructions voisines de l'incendie dont elle était devenue l'ardent foyer.

Ainsi qu'il l'avait dit à Humbert, Mercurius avait, de sa propre main, livré la vieille maison au fléau destructeur.

Il avait agi sur l'ordre donné par Reynold qui, en anéantissant la demeure de maître Eudes et ses dépendances mystérieuses, avait voulu enlever toute preuve matérielle à Van Helmont, dans le cas où celui-ci aurait voulu s'adresser à la justice.

Aucun être vivant n'habitait plus sans doute la maison incendiée, car aucun ori ne s'était échappé des bâtiments envahis par les flammes.

Bourgeois, archers, soldats du guet s'étaient portés au premier signal vers le lieu du sinistre et avaient réuni leurs efforts pour arrêter les progrès du feu ; mais grâce aux précautions prises par Mercurius, et dont il avait parlé encore à Humbert, grâce aux produits chimiques répandus à flots, les flammes s'étaient élevées plus menaçantes sous l'action même de l'eau que jetait à torrents la foule empressée.

— Quo Van Helmont n'est-il dans ce brasier ! s'était écrié Humbert après avoir entendu le court rapport de Mercurius.

O'était un regret qu'avait émis le fils de La Chesnaye, mais ce regret se fut certes changé rapidement en ori d'allégresse s'il avait pu deviner la vérité.

Au moment où Mercurius provoquait l'incendie et prodiguait à l'élément destructeur les aliments les plus propres à augmenter sa rage, Van Helmont était encore dans les ruines du couvent des Augustins.

Immobile, éperdu, stupéfié par la douleur et par le désespoir, le savant était demeuré éraoé sous le poids qui brisait son cœur dans l'un des corridors obscurs de l'abbaye ruinée, après sa fuite de l'atelier de Reynold.

Il était là comme un corps privé de son âme.

Oh ! c'est que si son corps avait échappé aux mains meurtrières de La Chesnaye et de ses fils, il avait laissé son âme au pouvoir de ses ennemis ; s'il s'était soustrait, obéissant à l'instinct de la conservation, à la mort suspendue sur sa tête ; s'il avait fui grâce à sa connaissance des secrets de la demeure mystérieuse, il avait abandonné à la merci de Reynold et de ses frères cette Aldah qu'il aimait comme un père aime sa fille, pour laquelle il ressentait cette adoration du savant pour la science, de l'avare pour son trésor, de l'ambitieux pour le but de ses peines, et non-seulement, en sachant Aldah en la puissance de maître Eudes et de son fils, le père savait que rien ne pouvait protéger désormais sa fille contre les tentatives amoureuses de Reynold, mais encore le savant voyait lui échapper le précieux secret de son importante découverte et toute force lui était ravie.

En faisant jouer le ressort sous l'action duquel la muraille s'était entr'ouverte, en s'élançant hors d'atteinte de ses ennemis, Van Helmont avait bondi dans les ruines désertes du couvent.

Puis, après quelques instants d'une course folle au milieu des ténèbres les plus épaisses et dans un dédale de corridors et de salles aux murailles crevassées, il s'était subitement arrêté, et à un premier mouvement de triomphe avaient succédé, terribles et douloureux, les sentiments que nous venons de décrire.

A cette douleur poignante causée par la perte d'Aldah s'adjoignaient encore d'autres douleurs presque aussi vives.

— Ainsi, s'écriait-il dans un paroxysme de désespoir, mes travaux de vingt années détruits, la récompense de mes peines, de mes chagrins anéanti, mes serments faussés, mes plus sages précautions réduites stériles !... Oh ! Dieu n'est-il donc pas pour la cause de la justice et dois-je douter de la Providence ?...

Que faire maintenant ? Par quels moyens arracher Aldah aux mains puissantes qui l'étreignent ?... Que puis-je aujourd'hui pour le fils de Blanche, cet enfant qu'un miracle seul m'a permis de rencontrer au milieu du désert, et qu'un second a préservé deux fois ce matin, sous mes yeux, d'une mort certaine !

« Quoi ! le doigt de Dieu, si visible par instants, cesserait-il de diriger mes efforts ?... »

« Non ! non !... cela est impossible !... C'est encore une épreuve qu'il me faut subir... »

« Mais Aldah !... Aldah !... »

« Oh ! j'aurais dû ne pas l'abandonner, j'ai été lâche en fuyant !... »

Et Van Helmont se frappait le front de son poing fermé et se labourait la poitrine de ses ongles aigus.

— Être resté près d'elle, reprit-il après un court silence, n'était-ce pas me livrer à un trépas assuré sans profit pour personne ? N'était-ce pas la livrer sans espoir de salut dans l'avenir

à ces bandits sans cœur et sans conscience?... N'était-ce pas enfin abandonner la cause de celui que j'ai juré de protéger?...

« J'ai fui le danger, non par peur pour moi-même, mais pour pouvoir encore tenter de les sauver tous deux!... Oh! cette lutte n'est pas achevée!

« Mais, continua-t-il en réfléchissant, quels étaient donc ces deux hommes masqués qui ont apparu si subitement? Quels étaient ceux-là?... et que faire, maintenant? que faire?... »

Et le savant sans rival, l'homme doué par la nature de l'une des plus vives intelligences de son temps, pressait vainement dans ses doigts crispés son front baigné d'une sueur froide afin d'en faire jaillir l'idée rebelle.

Sans savoir vers quel but il dirigeait ses pas, Van Helmont s'était remis en marche...

Descendant un escalier aux degrés croulants, il avait atteint une petite cour encadrée par quatre corps de bâtiments.

L'air pur en baignant sa tête lui rendit un peu de calme, et un pâle rayon de lune éclaira le lieu dans lequel il se trouvait.

Tout à coup il tressaillit et un frémissement violent agita convulsivement tout son être.

— Elle était endormie!... murmura-t-il. Elle l'est encore! Oh! ce sommeil la livre sans force et sans moyens de défense.

Van Helmont s'arrêta et se tourna vers l'orient.

Demeurant alors immobile, l'œil étincelant, les deux bras étendus en avant, il parut concentrer dans son cerveau, par une tension extrême de toutes ses forces morales et matérielles la suprême puissance de sa volonté.

— Réveille-toi! dit-il à voix haute, d'un ton brusquement impératif; réveille-toi, je l'ordonne! Partout où tu sois, obéis! Quelle que soit l'influence qui te domine reconnais la mienne; Obéis! réveille-toi! je le veux...

Se tournant successivement vers les trois autres points cardinaux, il renouvela la même pantomime accompagnée des mêmes paroles.

Cette sorte de conjuration achevée, il parut plus calme.

— Maintenant, dit-il, il faut agir!

Van Helmont regarda autour de lui; d'abord il ne reconnut pas la partie des bâtiments dans laquelle il se trouvait; mais bientôt il se rappela le plan complet des ruines, et il traversa la petite cour sans hésiter.

Depuis son retour en France, après sa rencontre avec Marc dans le désert de Barca, depuis sa résolution arrêtée d'approfondir les mystères dont s'entourait maître Eudes, dans le but de parvenir à la connaissance de la vérité en ce qui concernait le vieillard et celui qui avait pris le titre de Bernac, Van Helmont, comprenant la probabilité d'une lutte matérielle d'un guet-apens, d'un piège, enfin, tendus sous ses pas dans la maison de la rue des Vieilles-Etuves, Van Helmont en avait étudié les abords avec le soin le plus minutieux.

Comme bien on le pense, les ruines du couvent des Augustines avaient été surtout l'objet de toute son attention et de ses recherches.

Il avait deviné, et la chose était facile pour lui qui avait pénétré souvent dans l'arrière-cour de logis de maître Eudes, que le laboratoire de Mercurius, l'atelier d'Hambert et celui de Reynold, étaient situés dans les ruines même de l'abbaye.

Comme toutes les constructions du moyen âge, où le désir du mystère et le besoin de posséder des retraites inconnues présidaient d'abord aux premiers soins de l'architecte, cette abbaye

avait ses bâtiments secrets machinés comme les dessous d'un théâtre de notre époque.

Grâce à son expérience, à son intelligence, à sa science et à sa patience, Van Helmont parvint à être maître de tous les mystérieux détours du couvent.

Il surprit le secret des communications entre les ruines et le corps de logis dont s'était adroitement comparé son compagnon d'études.

Il découvrit ses corridors immenses, cet escalier descendant dans les salles souterraines, cette chambre, enfin, l'abri de toutes les recherches, dans laquelle nous avons fait pénétrer le lecteur à la fin de la première partie de ce récit, alors que, en présence de Catherine, Reynold se faisait jurer obéissance par ses deux frères.

Ces découvertes faites, Van Helmont n'en avait pas moins poursuivi ses recherches avec la même activité fébrile.

Un nouveau succès devait couronner ses efforts.

Une nuit qu'il savait le laboratoire et les ateliers déserts, et que rien, par conséquent, ne pouvait s'opposer à son travail, il avait sondé tous les murs attenants au corps de logis communiquant avec la maison de maître Eudes.

Comme il terminait ces investigations en interrogeant le mur de l'atelier de Reynold, il constata l'existence d'un ressort rouillé par le temps et par le manque d'usage, et qui, habilement dissimulé dans les ornements en serrurerie d'une grille dont l'une des extrémités était scellée à la muraille, avait dû communiquer jadis avec une partie de la maçonnerie.

Van Helmont, curieux d'approfondir cette découverte, revint les nuits suivantes.

Enfin, après un travail opiniâtre, il parvint à remettre le ressort en état, et le faisant jouer, il vit s'entr'ouvrir une partie du mur qui laissait praticable une entrée étroite donnant dans l'atelier de Reynold.

Le mur, en obéissant au ressort et en s'ouvrant, avait fait entendre un craquement assez fort suivi de près par la chute de plusieurs objets pesants.

Van Helmont était demeuré attentif; puis, assuré par le silence que personne que lui n'avait entendu ces bruits et ces craquements, il entra dans l'atelier.

La muraille, nous avons oublié de le dire, s'était ouverte sur Van Helmont, c'est-à-dire que la partie mobile s'était avancée vers l'intérieur du couvent.

Le craquement provenait du bois de la bibliothèque dont une partie de la charpente était clouée sur la muraille mobile, et la chute avait été celle d'énormes in-folios manquant subitement de point d'appui.

Par un heureux hasard, le corps de la bibliothèque cachait précisément la fente de l'ouverture, de sorte qu'il était évident que ni Reynold ni maître Eudes n'en connaissaient le secret, sans quoi ils ne se fussent pas privés de ce passage mystérieux.

Au reste, l'état du ressort prouvait que depuis nombre d'années on n'en avait pas fait usage.

Bien certainement le corps de la bibliothèque avait été placé là par les moines, et ni maître Eudes ni ses fils n'avaient soupçonné qu'il abritait une communication avec le couvent.

Certain désormais d'avoir une retraite assurée en cas de danger pressent, Van Helmont avait remis toutes choses en état, puis, dissimulant encore plus qu'il ne l'était le ressort intérieur, il en avait soigneusement remarqué la place et l'avait rendu invisible à tous les regards.

A sa première visite chez maître Eudes, il avait déclaré

adopter désormais l'atelier favori de Reynold pour y travailler, rejetant ce désir sur un caprice de savant.

Il ne savait pas, au reste, que les deux autres pièces servaient aux deux autres fils de maître Eudes, puisqu'il n'avait vu jamais ni Mercurius, ni Humbert.

La Chesnaye et ses fils, ignorant et ne pouvant même soupçonner la cause de cette fantaisie, pour eux insignifiante, avaient accédé facilement à la volonté manifestée par Van Holmont.

Nous savons quelle ressource avait trouvée le savant protecteur du baron de Grandair dans sa précieuse découverte à laquelle il venait bien certainement de devoir la vie.

Lorsqu'après la disparition de Van Holmont, La Chesnaye, Reynold, Mercurius, Humbert avaient essayé d'entamer la muraille, ils avaient abandonné leur tentative en reconnaissant l'impossibilité matérielle ; mais aucun d'eux n'avait eu la pensée de se servir de leur communication ordinaire avec les ruines, bien convaincus que l'avance possédée par le fuyard rendrait inutile toute poursuite, cette communication n'existant qu'à l'autre bout des bâtiments.

Ils s'étaient trompés cependant, ainsi que nous venons de le voir ; mais dans la crainte que celui qui venait de leur échapper, possesseur de leur secret, n'entravât l'exécution du plan arrêté par eux, et certains d'échapper d'ailleurs à tous périls par leur prompt départ, ils avaient abandonné la pensée de pourchasser pour s'occuper activement de leurs propres affaires.

Seulement Mercurius devait rester le dernier et livrer à la destruction complète la maison et les ruines du couvent des Augustins.

VIII

L'INCENDIE

Il y avait plus d'une demi-heure que Van Helmont errait dans les dédales de l'abbaye, lorsqu'il avait pénétré dans la petite cour où nous l'avons vu tenter de préserver Aldah, bien que séparée de lui par la distance, des dangers auxquels l'exposait le sommeil magnétique.

Reprenant son sang-froid, le savant personnage s'était dirigé vers l'extrémité de la petite cour, sans doute pour gagner la rue des Deux-Ecus.

Montant un escalier, il atteignit l'une des salles du premier étage.

En ce moment il s'arrêta et prêta l'oreille : un bruit sourd était venu jusqu'à lui.

— Ils me poursuivent ! dit-il, et il attendit sans faire un mouvement.

Le bruit devint plus distinct : c'était celui causé par la marche précipitée d'un homme.

Ce bruit partait de l'étage inférieur.

Van Helmont, calme et résolu, tira son poignard et, se blotissant dans l'embrasure d'une fenêtre, il avança doucement la tête au dehors.

Une ombre rapide passa au-dessous de lui et disparut se dirigeant vers la sortie des ruines.

— L'un de ceux qui m'ont menacé, murmura le savant en reconnaissant Mercurius au costume qu'il portait tout à l'heure dans le laboratoire et qu'il n'avait pas quitté encore.

Le bruit des pas s'éloigna rapidement et disparut tout à fait.

— Ce n'est pas moi qu'il cherche, dit Van Helmont.

Tout à coup il frappa ses mains l'une contre l'autre et un

éclair joyeux, rempli d'espérance, illumina sa physionomie broncée.

— S'ils avaient quitté l'atelier ! s'écria-t-il, s'ils avaient laissé Aldah dans le logis mystérieux ou même dans la maison de la rue des Vieilles-Etuves !... S'ils me poursuivaient par les rues, me croyant en fuite... Si le vieillard était seul près d'elle !... Oh ! Aldah serait sauvée !...

Et Van Helmont, en proie à cette subite lueur d'espoir, quitta la fenêtre, traversa la salle, bondit à travers les escaliers, parcourant en sens opposé le chemin qu'il avait accompli en fuyant l'atelier.

— D'ailleurs, fit-il sans ralentir sa course précipitée, Reynold fut-il là, j'ai mon poignard, et un autre fut-il avec lui, la surprise me donnera l'avantage ! Oh ! comment n'ai-je pas eu cette pensée plutôt ? Aldah ! Aldah ! ne crains rien ! me voici !

En quittant la petite cour, Van Helmont s'était de nouveau enveloppé dans des ténèbres impénétrables à l'œil ; mais, connaissant admirablement les lieux où il se trouvait, il avançait d'un pas ferme sans modérer sa marche.

Enfin il atteignit la salle communiquant avec l'atelier de Reynold par l'ouverture mystérieuse dont lui seul avait heureusement le secret.

Le ressort était caché, avons-nous dit, dans la serrurerie d'une grille, laquelle séparait la salle dans toute sa longueur et dont l'extrémité était scellée dans le mur, à l'endroit même où jouait le secret.

L'obscurité était telle dans cette salle, qui ne possédait aucune fenêtre, qu'il était impossible de distinguer l'objet le plus volumineux.

Van Helmont étendit sa main frémissante et, après quelques recherches infructueuses il rencontra la grille.

Se guidant sur elle, il atteignit rapidement le fond de la salle.

Ses doigts cherchèrent le secret ; mais ici la difficulté était grande.

Ce secret était si bien caché dans les enjolivements de la grille que quelque étude qu'en eût faite Van Helmont, il lui fallait l'aide de ses yeux pour guider sa main.

Durant quelques instants il chercha avec une activité et une persistance fiévreuse, mais ses recherches étaient vaines.

Rien ne cédait sous son doigt interrogateur.

Un râle sourd s'échappait de sa gorge, et sa bouche laissait entendre des exclamations de rage et d'impatience.

Tout à coup, sans que la cause en fût apparente, une clarté brillante se répandit dans la salle par une porte ouverte donnant dans un corridor voisin, lequel était éclairé par la toiture.

Sans s'inquiéter d'où provenait cette clarté, sans s'inquiéter si elle indiquait ou non un nouveau péril, Van Helmont, tout entier à sa recherche et absorbé par sa pensée qui annihilait toute autre faculté de son cerveau, Van Helmont poussa un cri de joie : il venait de reconnaître l'endroit où se trouvait le ressort.

Son poignard nu dans la main droite, se repliant sur lui-même pour concentrer ses forces et être prêt à bondir en avant, il posa l'index de sa main gauche sur le secret.

Au même instant la clarté qui illuminait le corridor devint plus vive.

Cette clarté, c'était celle de l'incendie allumé par Mercurius et qui dévorait la maison de la rue des Vieilles-Etuves.

Aussitôt à cette lueur sinistre s'en joignit une autre partant de la rue des Deux-Ecus.

En quittant les ruines de l'abbaye, le fils de La Chesnaye

avait continué son œuvre de destruction, et, brisant des flacons d'essence dans les salles basses du couvent, il avait là aussi donné à la flamme l'aliment des vieilles boiseries qui garnissaient presque toutes les murailles.

En un clin d'œil, le feu envahit tout le rez-de-chaussée, et les deux incendies coururent rapidement l'un vers l'autre, séparés qu'ils étaient encore par le corps de logis où Van Helmont venait de pénétrer.

En entrant dans l'atelier de Reynold, Van Helmont s'arrêta brusquement, parcourant la pièce dans toute son étendue d'un coup d'œil rapide et investigateur.

Aucun désordre n'y régnait ! Chaque chose était dans la situation où il l'avait laissée.

La pièce était déserte : le cadavre de Shabbâh, la panthère frappée par le globule meurtrier, était étendue sans mouvement sur le plancher.

Van Helmont sauta par-dessus le corps de la bête et s'élança dans le corridor dont la porte avait été laissée entr'ouverte.

Il gagna en quelques secondes le laboratoire de chimie d'abord, puis la ménagerie ensuite.

Corridor, laboratoire, ménagerie étaient inhabités ; les animaux féroces avaient disparu, emmenés probablement par La Chesnaye, car les cages étaient vides et les grilles n'étaient pas fermées.

Mais partout la dalle était jonchée de débris de verres et les murailles, les plafonds, les boiseries, les portes, les fenêtres offraient çà et là de longues et larges traînées sombres, semblables à ces taches que cause un liquide quelconque répandu sur la pierre, sur le bois ou sur la peinture.

Dans le laboratoire, les énormes planches soutenant d'ordinaire une collection innombrable de flacons de toutes formes et de toutes espèces étaient nues.

Fioles, flacons, bouteilles avaient disparu, et les pieds pilaient sans relâche les tessons de verres et les morceaux de cristaux qui jonchaient les planchers.

Des émanations âpres, ferrugineuses, acides, viciaient l'atmosphère et prenaient à la gorge au point de gêner complètement la respiration.

Mais Van Helmont ne sentait rien, ne voyait rien. Il cherchait Aldah ou, à défaut de la jeune fille, il voulait trouver quelque indice le mettant sur ses traces.

Revenant dans la galerie dont nous avons parlé, à l'extrémité de laquelle s'ouvrait la porte du laboratoire de Mercurius, tandis que les corridors conduisant à chacun des deux ateliers la coupaient en croix à son commencement, Van Helmont se précipita sur les degrés descendant vers la maison de la rue des Vieilles-Etuves et fit jouer le ressort communiquant avec l'arrière-corps de logis que nous connaissons.

Le ressort joua. Van Helmont fit aussitôt un pas en avant ; mais, suffoqué brusquement, il recula, chancela et tomba en arrière sur les marches.

Un nuage de fumée l'avait frappé au visage en se précipitant par l'ouverture faite, obéissant à l'action du courant d'air brusquement établi et s'engouffrant avec une extrême violence dans la galerie supérieure.

Au même instant les flammes, couvant jusqu'alors sous la fumée épaisse, s'élançèrent de toutes parts avivées par l'air qui pénétrait dans la salle et se tordirent en spirales menaçantes, hérissant chaque ouverture, filtrant au travers de chaque crevasse, rampant sous la pierre, pergant la toiture, faisant orier le bois, la chaux, la craie, les tuiles, mordant les solives, déchi-

rant les boiseries, tonnant la bâtisse avec un bruit sourd, un roulement sinistre entre-mêlé d'éclats, de grincements, de pétilllements sonores.

C'était l'incendie qui, après avoir dévoré les constructions faites sur la rue, venait de se ruer sur l'arrière-corps de logis.

Van Helmont, étourdi, aveuglé, respirant à peine, s'était relevé promptement, et s'appuyant au mur brûlant pour ne pas tomber encore, avait gravit les marches, poursuivi par les progrès rapides de l'élément envahisseur.

Face à face avec l'imminence du danger, comprenant que la mort était proche et que toute tentative nouvelle serait vaine et insensée, il s'élança vers l'atelier de Reynold pour reprendre le chemin qu'il venait de parcourir et se sauver par les ruines de l'abbaye des Augustins.

Mais la flamme marchait plus rapidement que lui.

En un clin d'œil, plancher, plafond, boiseries, murailles s'étaient embrasés.

Chacune de ces traînées humides remarquées sur les parois du mur, sur les portes, sur les fenêtres, sur les meubles, étaient devenues subitement un foyer dévastateur, s'allumant aux premières atteintes de la flamme, comme si l'incendie eût obéi à la baguette magique d'un génie du mal.

Les dalles elles-mêmes étaient recouvertes d'une véritable mer de feu, courant d'un bout à l'autre des pièces, des galeries, des corridors, tordant les tessons de fioles et de bouteilles qui éblouaient avec des détonations stridentes.

Laboratoire, ateliers, galeries s'étaient transformés en l'intérieur d'une fournaise ardente.

Cette effrayante métamorphose était opérée avec une rapidité telle que pour tout autre que Van Helmont, la chose eût certes équivalu à un miracle accompli par le démon.

Mais, esprit élevé, intelligente supérieure, le savant comprit, à la rapidité même de l'incendie, la cause qui le provoquait.

Taches livides, fioles brisées, émanations fétides s'expliquèrent au même instant.

La destruction était l'œuvre de La Chesnaye et des siens, les acides activaient les flammes, la maison était évidemment abandonnée ; on avait allumé l'incendie avant de fuir par les ruines, donc Aldah n'était plus là, donc il fallait fuir aussi sans perdre une seconde, sans hésiter un moment...

Mais fuir devenait impossible... Les flammes, nous l'avons dit, avaient marché plus vite que Van Helmont.

L'incendie, conduit par les produits chimiques répandus de toutes parts, s'était propagé d'une façon si instantanée que la galerie s'embrasait au moment où Van Helmont s'élançait pour la traverser, et que l'atelier de Reynold était en feu avant que le savant n'eût atteint le seuil de la porte.

Van Helmont se retourna : une muraille de flamme se dressait derrière lui, le poursuivant de sa marche progressive...

En face, l'atelier offrait l'aspect d'une fournaise à son paroxysme de fureur.

Seule la table de cristal placée au centre de la pièce demeurait intacte, bravant l'action du feu qui l'entourait de toutes parts, semblable, au milieu de ces vagues ardentes qui se heurtaient sur les angles, couraient sous ses pieds, bondissaient sur sa surface, à un rocher planté au milieu de l'Océan et balayé par la tempête furieuse.

Grâce aux flacons brisés sur les dalles et contenant encore une partie des produits qu'ils renfermaient, le feu, ainsi que nous l'avons expliqué, balayait le sol qui semblait recouvert de flots de lave en fusion.

Le péril était épouvantable, menaçant, terrifiant... Enfermé dans un corollé de feu, Van Helmont allait être atteint par cette marée montante de flammes.

D'un bond, d'un bon immense, inouï, gigantesque, il s'élança sur la table de cristal, flot de salut au milieu de cet océan dévastateur.

L'ouverture par laquelle il avait pénétré dans l'atelier et qui communiquait avec les ruines était en face de lui, mais à une distance telle qu'il ne fallait pas songer à l'atteindre sans traverser un mur de flammes.

La chaleur, la fumée étaient suffoquante... Il était impossible que le supplice se prolongeât longtemps.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Chez un marchand de primeurs :

— Combien la botte d'asperges ?...

— Vingt-cinq francs...

— Mâtin !... mais pour le même prix on aurait une botte de gendarme !

* * *

Sur une enseigne du boulevard Magenta, on lit en gros caractères :

PARAPLUIES INUSABLES

Prix, 3 fr. 50.

Un père de famille économe en achète un.

Deux minutes après, un coup de vent déchire l'étoffe dans toute sa longueur.

Le brave homme, furieux, revient chez le marchand à l'accable de reproches.

Celui-ci avec sang-froid :

— Le prix aurait dû vous indiquer que...

— Pas le moins du monde ; vous mettez sur l'enseigne : « parapluies inusables. »

— Pour attirer les imbéciles, monsieur, mais, d'ordinaire, les gens intelligents comme vous ne s'y laissent pas prendre.

Tête de l'acheteur.

* * *

Un nouveau-né est porté au bureau de la mairie par son papa, accompagné de deux témoins. L'employé procède à l'interrogatoire ordinaire.

— Votre nom ?...

— Ludovic.

— C'est votre prénom, mais votre nom de famille ?

— Ne puis-je le dissimuler dans l'intérêt de cet enfant ?

— Et pour quel motif ce secret ?

— Parce que mon nom est ridicule. Je me nomme Grand-serin...

— Il y en a de mieux, en effet.

— Ne pourrait-on pas en donner un autre à mon fils ?

— C'est impossible, car il n'aurait plus l'air d'être votre fils...

— Oh ! taisez-vous, monsieur, vous me brisez le cœur. Alors donnons-lui un joli prénom : nous l'appellerons Isidore.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus ; n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

Première Série—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

Deuxième Série—

La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil l'empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont été et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'un feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré en quinzaine), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des adresses qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,
Boîte 1823 475 Rue Craig, Montréal.